Arthur Caché

Extrait de

Une bonne raison de mourir

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2023, Taurnada Éditions

PROLOGUE

« Direction régionale de la police judiciaire, bonjour.

– …

– Allô ?

– Oui… Oui, bonjour… Je voudrais parler au capitaine Schaeffer, s'il vous plaît.

– Vous voulez dire le commandant Schaeffer, de la brigade criminelle ?

– Oui… oui, c'est ça.

– C'est à quel sujet, monsieur ?

– J'ai un message pour elle. C'est urgent.

– Patientez un instant, je vous prie. » … « Elle ne répond pas. Je vous mets en relation avec son adjoint.

– Non, je… »

Quelques secondes plus tard.

« Capitaine Ferey à l'appareil, à qui ai-je l'honneur ?

– Bonjour… Je voudrais parler au commandant Schaeffer, s'il vous plaît.

– Elle est absente. Je peux prendre un message ?

– …

– Monsieur, est-ce que vous voulez que je lui laisse un message ?

– Je… Dites-lui simplement que Pavel Novak a appelé. Je suis un ami de son père. Qu'elle me rappelle à ce numéro dès que possible, c'est très important.

– Vous pouvez m'épeler votre nom, s'il vous plaît ?

– Novak, N, O, V, A, K.

– De quoi s'agit-il ?

– Je… J'ai des informations capitales à lui transmettre.

– Quel genre d'informations ?

– …

– Quel genre d'informations, monsieur ?

– Le… le genre d'informations que j'aurais préféré n'avoir jamais eu en ma possession. »

PREMIÈRE PARTIE

LA SURFACE

1

Avec son mètre quatre-vingts, pliée en quatre sur son rameur, voilà à quoi pouvait faire penser Beryl Schaeffer : une sauterelle ratatinée. Une silhouette musclée, sèche comme un échalas, et dont chaque mouvement de va-et-vient sur l'appareil semblait défier les lois de la biomécanique.

La jeune femme tirait de toutes ses forces sur le palonnier. Une goutte de sueur coulait sur son visage émacié. Avec l'activité plutôt calme en ce moment au 36, elle s'était accordé une matinée de récup'. Juste récompense après les semaines intenses passées sur sa dernière enquête – sa première en tant que chef de groupe ; une réussite. En plus de l'agréable sentiment du devoir accompli, appréhender l'auteur de ce meurtre dans un quartier chic du 14e arrondissement lui avait procuré une certaine forme de fierté.

Elle accéléra la cadence. Vingt-quatre coups par minutes. Le ronflement métallique de l'appareil s'intensifia et de nouvelles gouttes de sueur se formèrent sur son front.

Alors qu'elle sentait se rapprocher cet état euphorique qu'elle recherchait lors de chacune de ses séances de cardio, son regard dériva sur la droite, son attention se relâcha : des photos par dizaines, des unes de magazines, des coupures de presse, des médailles sous verre (dont une de Légion d'honneur). Le mur de son salon ne ressemblait plus à un mur, mais à la stèle d'un monument aux morts. Ou plus exactement « au mort » : son père. Elle avait 36 ans quand Joseph Schaeffer était parti. Et deux ans plus tard, la douleur était intacte…

Elle reporta son regard sur l'écran du rameur et s'efforça de se reconcentrer.

« Bon, ben… salut. »

La voix gênée qui retentit tout à coup dans son dos la tira de ses pensées.

« Salut », répondit-elle d'une voix sèche, sans se retourner.

Son rendez-vous de la veille. Malgré ses sous-entendus et les consignes pourtant limpides ajoutées à son profil sur le site de rencontre, le type était resté dormir chez elle après leurs ébats. Merci, la fiabilité de l'algorithme… Elle repensa à leur rapport : *Plutôt satisfaisant*... Mais rien pour autant ne justifiait encore sa présence. Il lui en fallait en tout cas davantage pour la faire renoncer à sa séance matinale de rameur.

Elle entendit la porte de son appartement se refermer et la culpabilité la rattrapa. Contrairement à ses précédentes aventures, au moins, ce type-là n'avait pas grimacé en découvrant la brûlure qui couvrait une partie de sa poitrine et remontait jusque dans son cou ; pas plus qu'il n'avait paru dégoûté en sentant la peau irrégulière de ses mains sur son corps. *Il a juste fait semblant*, nuança-t-elle aussitôt dans sa tête, comme s'il était inconcevable de lui reconnaître la moindre qualité. D'ailleurs, un homme correspondant à ses critères d'exigence, est-ce que seulement ça existait ?

Sa queue de cheval claqua entre ses omoplates tandis qu'elle tirait de plus belle sur le palonnier.

Encore une soirée qui n'avait rien fait avancer.

13 heures. Beryl rejoignit l'espace cuisine niché dans un coin de sa pièce à vivre et se confectionna un déjeuner express à base de pain de mie, de fruits frais et de beurre de cacahuète (une vieille habitude héritée de son enfance aux États-Unis).

Une fois son repas terminé, elle glissa son Sig Sauer dans son holster, enfila son éternelle veste en cuir et

quitta son appartement. Comme à son habitude, elle s'arrêta chez Nana, sa copine de palier, pour la gratifier d'un bonjour rapide, puis fila récupérer sa voiture de fonction garée dans une rue voisine.

Le siège de la brigade criminelle se trouvait encore en plein centre de Paris, au mythique « 36 quai des Orfèvres », quand elle avait trouvé ce petit deux-pièces dans le 20e arrondissement, coincé entre le cimetière du Père-Lachaise et la place Gambetta. Contrairement à la plupart de ses collègues, elle n'avait pas vécu son déménagement vers le quartier des Batignolles comme une épreuve. Son temps de trajet jusqu'au Bastion (du nom du nouveau siège régional de la police judiciaire, situé au 36, rue du Bastion) n'avait pas augmenté et l'ambiance aseptisée des nouveaux bureaux correspondait davantage à son profil de flic moderne. Avec sa personnalité rigoureuse – presque scolaire –, et son goût accru pour le respect des règles, elle savait qu'elle était l'antithèse du flic à l'ancienne, de ceux qui avaient fait la notoriété du 36 – tous des hommes, évidemment. En tant que femme de moins de 40 ans fraîchement nommée chef de groupe, elle n'était pas mécontente d'épargner à ses épaules le poids supplémentaire que représentaient les anciens locaux des bords de Seine…

Elle engagea sa Mégane banalisée dans la rue Belgrand, direction le périphérique, et esquissa un sourire en repensant au visage bienveillant de sa voisine. Qui eût cru que sa meilleure amie serait une immigrée malgache à moitié sourde de 82 ans ? Naliniriana – « Nana », pour les intimes – l'avait accueillie avec beaucoup de bienveillance à son arrivée dans l'immeuble et elle s'en était rapidement fait une amie et une confidente. Son soutien lors du décès de son père avait été salvateur. Une idée en entraînant une autre, Beryl repensa à l'homme avec qui elle avait passé la nuit. Nul doute que Nana l'interrogerait à son sujet

lors de sa prochaine visite. L'octogénaire avait le don pour toucher du doigt ce qui clochait dans sa vie.

Elle traversa la porte de Bagnolet et s'engagea sur le périphérique, laissant ses pensées vagabonder. D'ordinaire, elle profitait des trajets vers le Bastion pour faire le point sur ses enquêtes en cours – elle réfléchissait mieux au volant –, mais le calme du moment au 36 laissait la place à d'autres réflexions. Agréable sensation.

Elle ne le savait pas encore, mais un étrange événement allait pourtant brusquement accaparer toute son attention.

2

Après un bref passage par le sixième étage – l'antre de la brigade criminelle de Paris –, Beryl redescendit dans les entrailles du Bastion, direction la salle de sport flambant neuve dont les policiers parisiens avaient hérité avec le déménagement aux Batignolles. À près de 14 heures, les couloirs du nouveau siège de la PJ parisienne affichaient un calme relatif – une impression qui se dissipa pourtant aussitôt franchie la porte de la salle de gym.

Plantée sur le seuil, Beryl fit courir son regard sur les petits groupes d'hommes et de femmes s'affairant sur les différents agrès, apparemment insensibles à la forte odeur de transpiration qui saturait la pièce. Elle repéra le capitaine Ferey dans le fond de la salle, en plein duel avec un sac de sable. Tout en s'approchant de son adjoint vêtu d'un simple short noir, d'une paire de baskets et de gants de boxe, elle se laissa aller à une rapide évaluation. La silhouette, d'abord. Malgré son mètre soixante-dix et sa morphologie de poids mouche, il se dégageait de Rudy Ferey une impression de puissance – presque de violence –, ses biceps saillants contrastant avec la finesse de ses jambes et de son torse décharné. Aucune forme de graisse ne semblait admise dans cet ensemble à l'harmonie brutale. Les violents crochets qui s'abattaient sur le revêtement du sac semblaient étayer cet état de fait.

Le visage, ensuite. Cheveux bruns coupés ras, front haut, traits anguleux, regard encaissé. Le jeune capitaine de police avait ce genre de gueule cassée qu'on trouve moins facilement sous un képi que derrière la vitre d'un parloir, et il affichait l'air sévère de ceux à qui la vie n'a pas fait de cadeau.

Car elle ne lui en avait pas fait de cadeau, la vie, à Rudy. D'après ce que savait Beryl, son collègue avait passé son enfance dans une campagne sinistrée dans le nord de Paris. D'abord élevé par une mère alcoolique et shootée aux antidépresseurs – il n'avait jamais su qui était son père, une particularité qu'il semblait partager avec celle qui l'avait mis au monde –, il avait ensuite été placé en foyer à la suite du drame qui s'était produit à la fin des années 1990 et qui avait précipité son évolution du statut de petite frappe inoffensive à celui de délinquant notoire. L'adolescent avait sombré dans la spirale infernale de la violence et de la petite monnaie facile, enchaînant les gardes à vue pour des faits de braquage, racket et autres réjouissances promises à ces gosses projetés malgré eux dans la catégorie des laissés-pour-compte.

Dire que Rudy Ferey revenait de loin était un euphémisme. L'intervention d'une psychologue plus armée que les autres (et aussi mieux entourée, son ami procureur de la République ayant accepté d'effacer le casier judiciaire de son patient) lui avait permis de s'extirper de cette situation désespérée et de retrouver le chemin du succès. Bac, licence, école d'officiers ; Beryl l'avait croisé une première fois lors de ses années de « classes » dans un commissariat parisien, puis elle avait eu la surprise de le voir débarquer moins de deux ans plus tard à la brigade criminelle. Le courant était passé entre eux – peut-être un effet de leur enfance troublée. Et comme un symbole de cette alchimie, c'était ensemble qu'ils avaient été promus quatre mois plus tôt, Beryl au grade de commandant et Rudy à celui de capitaine. Un duo efficace, forgé dans le dur, guidé par la réunion subtile du sens de la loi et d'une conscience accrue des injustices.

La policière réprima un sourire en constatant que son collègue était le seul à s'entraîner torse nu – une

pratique qu'elle mit sur le compte de son passé. Elle contourna le sac de sable et se planta face à lui.

« Paraît que tu as un message pour moi ? » dit-elle en référence à son bref échange avec son dernier de groupe quelques minutes plus tôt.

Lors de son passage au bureau, elle n'y avait trouvé que Fabrice MBenga, le jeune brigadier noir toujours tiré à quatre épingles qui venait de rejoindre son équipe. Ce dernier l'avait avertie que le capitaine Ferey la cherchait.

« Pavel Novak, ça te dit quelque chose ? » lâcha Rudy avant de décocher un puissant crochet du droit qui fit tinter la chaîne de soutien.

La policière fouilla dans sa mémoire.

« Non, fit-elle après un instant. Pourquoi, ça devrait ?

– Je ne sais pas, répondit le boxeur en se déplaçant à petits pas chassés autour du sac de frappe. Ce matin, l'accueil m'a passé un appel de ce type. Il demandait à te parler. Il s'est présenté comme étant un ami de ton père. »

Beryl fit des yeux ronds.

« Un ami de mon père ?

– Ouais, confirma Rudy. Il a dit qu'il avait des informations à te transmettre – des informations soi-disant capitales –, et qu'il fallait que tu le rappelles en urgence. Il n'avait pas l'air détendu. » Il décocha un nouveau crochet dans le sac puis relâcha son effort, considérant la jeune femme d'un air circonspect. « Je ne sais pas s'il faut le prendre au pied de la lettre, mais il a laissé entendre que ces informations le mettaient en difficulté, comme s'il craignait pour sa vie. »

Les paroles du jeune officier claquèrent dans la tête de Beryl. *Comme s'il craignait pour sa vie*. Par réflexe, elle fouilla dans les souvenirs des funérailles de son père deux ans plus tôt. Un homme correspondant à l'image qu'elle se faisait d'un « Pavel Novak » (il devait s'agir d'un Tchèque, ou peut-être d'un Serbe

– en tout cas d'un homme des pays de l'Est) pouvait-il être présent ?

Les images de l'enterrement se mirent à défiler dans sa tête : la petite église vosgienne débordant de personnes, les responsables politiques installés aux premiers rangs, les camions de journalistes rangés en file indienne le long du cimetière. Le moins que l'on pût dire, c'était que l'inhumation n'était pas passée inaperçue. Un moindre mal quand on savait que Joseph Schaeffer était l'un des plus éminents reporters français, une référence internationale dans les domaines de la protection de l'environnement et des populations. Pourtant elle n'était pas dupe. Le fait que son père eût été assassiné avait sans doute encore renforcé l'intérêt pour cet événement.

« Tu dirais qu'il avait quel âge ? demanda-t-elle, abandonnant l'idée d'identifier un quelconque indice dans ces souvenirs.

– Je sais pas trop, répondit Rudy en retirant les lanières de ses gants avec ses dents. Cinquante, soixante peut-être. Difficile à dire.

– Un accent ?

– Je crois pas. Tu penses vraiment qu'il faut prendre ça au sérieux ? Je veux dire, des canulars pour faire chier les poulets, ça serait pas la première fois.

– J'ai un doute, fit Beryl, songeuse, tandis que son collègue ramassait sa serviette et s'épongeait le visage. Des appels à l'aide, ça existe, aussi.

– Dans ce genre-là, c'est pas fréquent quand même.

– Bah… Est-ce qu'il a laissé un numéro ? »

Son adjoint envoya sa serviette par-dessus son épaule et rassembla ses affaires.

« Un numéro et une adresse, c'est sur mon bureau. Je t'y retrouve dans cinq minutes. »

À chaque nouvelle tentative pour joindre Pavel Novak, Beryl avait vu s'accroître le sentiment que quelque

chose d'anormal s'était produit. Installée à son bureau, au sixième étage du Bastion, elle avait passé l'après-midi sur le bouclage de leur dernière enquête, mais le mystérieux coup de fil reçu dans la matinée occupait ses pensées.

Pourquoi un ami de son père l'aurait-il sollicitée ? Le message était-il destiné à Beryl, la fille de Joseph Schaeffer, ou bien au commandant Schaeffer, le chef de groupe de la brigade criminelle de Paris ?

Elle était tellement préoccupée par ces questions qu'elle avait du mal à se concentrer sur les documents soumis par Valérie, sa procédurière, elle qui était pourtant réputée pointilleuse – sinon psychorigide – pour tout ce qui touchait aux écrits. Cette soudaine adhérence entre son histoire personnelle et son travail ne lui plaisait pas du tout.

Il était près de 17 heures et ses travaux du jour n'étaient pas terminés quand elle se leva et interpella son adjoint. Elle n'eut pas besoin de préciser leur destination au capitaine Ferey. Il avait très bien compris où ils se rendaient.

3

« 7 allée des Rosiers », fit Beryl en quittant l'avenue de la Porte-d'Asnières pour s'insérer dans le trafic encombré du périphérique extérieur.

Sur le siège passager, Rudy tapota sur l'écran de son smartphone puis fixa le boîtier sur le tableau de bord. L'itinéraire affichait trente et une minutes jusqu'à l'adresse de Rueil-Malmaison.

« Tu veux que je sorte le deux tons ? » proposa-t-il avec un air ironique alors qu'ils approchaient d'une file de voitures immobilisées à cause des bouchons.

Provoquer son chef de groupe, un passe-temps presque trop facile tant leurs cultures étaient différentes.

« Non, on n'est pas en intervention, répondit Beryl avec un demi-sourire. Si tout le monde fait ça…

– … à la fin plus personne n'y croit, compléta Rudy d'une voix faussement résignée.

– Exactement. Tu peux te foutre de moi, en attendant je sais que j'ai raison. C'est important, l'intégrité. C'est pas à toi que je vais apprendre ça.

– En effet… »

Malgré l'agaçant côté scolaire de sa supérieure, le jeune capitaine de police devait bien admettre qu'il l'admirait. Il avait beau s'être lui-même distingué depuis son arrivée à la Crim', il savait qu'il était encore loin du niveau du commandant Schaeffer. Ses qualités d'enquêtrice, sa ténacité et son sens du management étaient connus dans toute la maison.

Il détourna le regard et le laissa traîner à travers la vitre.

« Alors, t'as pu trouver des infos sur ton messager ? demanda-t-il, revenant à l'objet de leur déplacement.

– Le minimum, répondit Beryl d'un air préoccupé. Né en 1953 dans le Nord, pas marié, pas d'enfant. D'après le fichier des cartes grises, il est propriétaire d'une vieille Volvo S80.

– En effet. Rien au TAJ[1] ? »

Si Pavel Novak était impliqué dans une affaire pénale, que ce soit en tant que mis en cause ou en tant que victime, c'est dans cette base de données qu'il apparaîtrait.

« Non, ça serait trop facile, fit la policière en secouant la tête.

– Bah. Le fichier des permis ?

– Quelques infractions mineures, permis à jour, solde à huit points.

– Un citoyen lambda, quoi, soupira-t-il en guise de conclusion. Et côté boulot ?

– La seule chose que j'ai trouvée, c'est un vieil article de presse du temps où il bossait au BRGM, le Bureau de recherches géologiques et minières. D'après mes recherches, c'est une agence de l'État pour tout ce qui touche aux sciences de la Terre.

– Notre type serait donc un géologue ?

– Apparemment. L'article parlait d'une mission réalisée dans les années 1980 en Afrique de l'Ouest, une étude hydrogéologique, ou quelque chose comme ça. Novak aurait fait partie des scientifiques du BRGM envoyés sur place. »

Rudy accueillit l'information avec scepticisme.

« Oui je sais, rien de très probant, dit Beryl en devinant ses pensées.

– Et le lien avec ton père ? » reprit-il après un instant de réflexion.

La question sembla mettre sa voisine mal à l'aise.

« Aucune idée. J'ai fait quelques recherches en associant leurs deux noms, mais rien n'est sorti. Je ne

1 Traitement d'Antécédents Judiciaires.

sais même pas s'ils sont… s'ils *étaient* vraiment amis. »

Le capitaine Ferey comprit à la voix troublée de la jeune femme qu'il venait d'aborder un thème sensible. Comme tout le monde, il avait suivi l'affaire de l'assassinat de Joseph Schaeffer dans la presse, mais il n'en avait jamais parlé avec elle. Même avant de devenir sa supérieure hiérarchique, sa collègue n'était pas du genre à disserter sur sa vie privée.

Fort de cette réflexion, il se contenta d'acquiescer et changea de sujet.

Située dans un quartier résidentiel de Rueil-Malmaison, l'allée des Rosiers affichait une atmosphère agréable avec ses maisonnettes de bonne facture, ses enceintes en pierre et ses trottoirs propres. Beryl ne connaissait que très peu cette ville, malgré sa localisation dans la petite couronne de Paris, dans le périmètre d'intervention de la Crim'. Son taux de criminalité parmi les plus bas de la région parisienne pouvait sûrement expliquer en grande partie cet état de fait.

La jeune femme gara sa Mégane à hauteur du numéro 7, descendit du véhicule et balaya les alentours du regard. Aucune présence à proximité. Seul le bourdonnement de l'A86 toute proche venait perturber la quiétude du quartier.

Elle s'avança vers l'entrée du numéro 7, et examina le nom sur la boîte aux lettres : « Novak O. et P. ». Ils étaient au bon endroit. Elle franchit le portail laissé ouvert, contourna les grands arbres qui formaient une haie naturelle devant la maison, et découvrit un pavillon de style Art déco tout en hauteur. Malgré son entretien vaguement négligé, la bâtisse n'en restait pas moins magnifique avec sa façade en meulière, ses motifs en faïence et ses fenêtres cerclées de briques. Elle repéra immédiatement la Volvo garée sous le carport attenant au bâtiment.

On va enfin en savoir plus sur ce mystérieux message, songea-t-elle en soupirant. Elle rejoignit Rudy au bas des marches qui menaient vers le porche, fronça soudain les sourcils. Le visage de son partenaire affichait une expression interloquée.

En suivant son regard, elle prit conscience que la porte de la maison était entrouverte.

4

Dans un mouvement synchronisé, Beryl et Rudy dégainèrent leur arme de service. Après un coup d'œil réflexe autour d'elle, le chef de groupe escalada les marches et s'engouffra sous le porche, s'arrêtant devant la porte. Les traces de pesées sur le chambranle lui sautèrent aux yeux.

« Police », annonça-t-elle d'une voix forte à travers l'entrebâillement.

Aucune réponse.

« Moi à gauche, toi à droite », lança-t-elle à l'intention de son second, qui confirma la bonne réception de la consigne d'un hochement de tête assuré.

Tout comme elle, le jeune homme tenait son Sig Sauer à deux mains, canon pointé vers le sol. L'expression de son visage démontrait une certaine sérénité malgré les circonstances – un flegme qu'elle savait hérité du début de carrière à la PJ de l'officier tout autant que de son passé mouvementé.

D'un geste de la main, elle poussa délicatement la porte. Un imposant hall d'entrée au carrelage de mosaïque s'afficha devant elle, laissant apparaître plusieurs ouvertures sur les côtés ainsi qu'un escalier en arrière-plan. Le sol recouvert de débris – verre brisé, vêtements déchirés, cadres désossés – lui fit craindre le pire.

Elle serra fermement son arme et pénétra dans la maison, Rudy sur ses talons. Une fois à hauteur de la première ouverture, elle posa son épaule contre le mur, jeta un rapide coup d'œil sur sa gauche puis entra brusquement dans la pièce pour vérifier la partie opposée.

« Clair », cria-t-elle pour informer son adjoint qu'elle n'avait identifié aucune présence, ce à quoi le capitaine

Ferey lui répondit par le même mot-clé depuis l'autre côté du couloir.

Elle promena son regard autour d'elle : meubles renversés, armoires vidées, canapés et fauteuils éventrés, cadres et tableaux décrochés… L'état du vaste salon-salle à manger dans lequel elle venait de pénétrer n'avait rien à envier à celui du hall d'entrée. La méticulosité avec laquelle l'endroit avait été fouillé l'interpella.

Elle rejoignit Rudy dans le couloir et lui indiqua l'escalier. Une fois à l'étage, les deux partenaires répétèrent l'opération d'inspection, découvrant le même capharnaüm qu'au rez-de-chaussée, mais toujours sans la moindre présence à signaler. Beryl s'en sentit soulagée. L'idée de découvrir le corps de Pavel Novak gisant dans une mare de sang au milieu de sa chambre ou dans la salle de bains lui avait traversé l'esprit.

Quand elle redescendit dans la salle à manger, l'adrénaline était retombée et une forme de dépit commençait à l'envahir. Elle était venue chercher des réponses, mais cette maison retournée de fond en comble et l'absence du géologue ne faisaient qu'apporter davantage de questions. Qui était venu dans son pavillon ? Que cherchaient-ils ? L'avaient-ils trouvé ? Et où était passé Pavel Novak ?

Elle remisa ces interrogations dans un coin de sa tête et sortit son téléphone. La première chose à faire était d'appeler le commissaire Delmotte ; c'est lui qui déciderait de contacter le bureau du procureur pour l'ouverture de l'enquête. Le reste suivrait.

Elle fit défiler la liste de ses contacts, s'apprêtait à lancer l'appel quand soudain elle s'interrompit.

Un détail sur le sol venait d'attirer son attention.

5

« Du sang, tu es sûre ?

– Oui, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. »

Beryl se tenait au pied des marches de la maison de Novak avec Rudy, son smartphone collé contre l'oreille. Elle avait partagé avec le commissaire Delmotte le résultat de leur visite chez le géologue et mentionnait à présent son ultime découverte : les taches rougeâtres sur le parquet de la salle à manger.

« Il y a eu effraction ? s'enquit son supérieur hiérarchique après un bref instant de réflexion.

– Oui, on a identifié des traces de pesées sur le chambranle de la porte d'entrée, confirma la policière, ajoutant que cette dernière était occultante. Si Novak était bien chez lui lors du passage de son ou ses visiteurs, il ne leur a pas ouvert. Mais avec le message qu'il a déposé ce matin au 36, on savait déjà qu'il était sur ses gardes.

– Je vois… Et dans ce message, tu dis qu'il a laissé entendre qu'il craignait pour sa vie ?

– C'est ce qu'on a compris, oui », confirma Beryl en repensant au topo succinct qu'elle avait fait au commissaire avant de se rendre sur place, notamment au sujet des « informations capitales » que Pavel Novak avait déclaré vouloir lui transmettre. « En tout cas, ça ne peut pas être une coïncidence.

– Je suis d'accord, fit Olivier Delmotte d'un air songeur. Bon, j'appelle le bureau du procureur. En attendant, tu me fais inscrire ce Pavel Novak au fichier des personnes recherchées et t'appelles ton équipe en renfort. Vous me commencez l'enquête, mode "rouleau compresseur". Vu la situation, je n'ai aucun doute sur l'ouverture de l'enquête. Et de toute évidence, on est

en flagrance, alors on en profite. Vous n'avez touché à rien ?

– L'identité judiciaire ne trouvera que nos traces de pas », confirma Beryl, comprenant le fond de sa pensée.

Comme à son habitude, elle avait scrupuleusement respecté la procédure afin de ne pas polluer l'environnement pour le travail à venir de ses collègues de la police technique et scientifique.

« Très bien, réagit Delmotte d'un air satisfait. Alors au boulot ! On se rappelle quand il y a du nouveau.

– Et pour la saisine… ? » lâcha Beryl d'une voix embarrassée avant qu'il ne mît fin à la conversation.

Depuis la sortie de leur dernière enquête, l'activité était au point mort et les troupes s'emmerdaient. Avec le fait qu'elle était personnellement impliquée dans cette histoire, elle redoutait qu'une autre section ne lui piquât l'affaire.

« Je m'en occupe », répondit le commissaire.

Le ton impérieux employé par son supérieur la rassura.

6

En moins d'une heure, le pavillon de l'allée des Rosiers se retrouva colonisé par une horde d'agents issus du commissariat local et de la police technique et scientifique, auxquels il fallait ajouter la propre équipe de Beryl. En voyant débarquer les membres de son groupe – dont les tenues en civil contrastaient avec les uniformes de leurs collègues –, elle n'avait pu s'empêcher d'en remarquer une nouvelle fois l'hétérogénéité. Outre Rudy et Fabrice, le groupe était également composée du capitaine Valérie Di Pietro, troisième de groupe, procédurière et doyenne de l'équipe du haut de ses 48 ans, ainsi que du lieutenant Cyril Brousseau, un jeune quadragénaire au physique de colosse connu dans toute la Crim' pour son air naturellement guilleret et son optimisme à toute épreuve. Elle se félicitait du caractère équilibré de ce groupe de choc.

Sa procédurière occupée dans le pavillon avec les techniciens de l'IJ, Beryl assigna le reste de l'équipe à l'enquête de voisinage. Tandis que Cyril et Fabrice s'éloignaient déjà vers la maison proche de celle de Novak, Rudy et elle traversèrent la rue et se dirigèrent vers le pavillon d'en face, une imposante construction à la façade rosâtre dont l'une des fenêtres donnait sur la rue. Quelques secondes après avoir sonné, une vieille dame à la silhouette corpulente et à la mine patibulaire apparut sur le seuil.

« C'est pour quoi ? » lâcha la femme en guise de bonjour.

Charmant accueil.

« Commandant Schaeffer, se présenta Beryl d'une voix prudente en brandissant sa carte de police. Et voici le capitaine Ferey. »

Avec son veston bleu, ses manches relevées et sa cigarette électronique au bec, la Ruelloise lui faisait penser à une vieille patronne de café. La policière dut faire un effort de pédagogie dans ses explications pour que cette dernière se décidât à les faire entrer.

La femme les escorta à travers un couloir à la tapisserie jaunâtre, libérant des volutes de fumée sur son passage. Malgré la cigarette électronique, l'intérieur de la maison empestait le tabac. Quelques secondes plus tard, ils pénétrèrent dans une vaste salle à manger dont la décoration n'avait rien à envier à celle du couloir.

« Connaissez-vous votre voisin, Pavel Novak ? » demanda Beryl une fois assise à la table, son carnet d'enquête posé devant elle.

La vieille dame s'installa face à elle, tira une nouvelle bouffée de sa vapoteuse, puis posa l'appareil sur le napperon en dentelle qui recouvrait la table de la salle à manger.

« Non, pas très bien, grommela-t-elle, le ton employé s'ajoutant à sa voix déjà rauque. Moi, j'étais surtout amie avec sa mère, Olina. On est arrivées la même année dans le quartier ; c'était il y a vingt ans. »

Beryl repensa aux initiales sur la boîte aux lettres : « Novak O. et P. » Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, ce n'était pas d'un couple dont il s'agissait, mais d'une mère et de son fils.

« Vous parlez à l'imparfait, fit-elle remarquer. Est-ce qu'elle est décédée ?

– Ça oui, réagit la Ruelloise d'une voix désabusée. La pauvre femme est morte et enterrée. C'était l'année dernière. Putain d'Alzheimer ! »

Sa réponse fit comprendre à Beryl que si enlèvement il y avait – mais les circonstances la poussaient fortement à réfléchir en ce sens –, celui-ci se limitait à une seule personne. Elle garda le fruit de cette réflexion pour elle.

« Depuis quand Pavel Novak vivait-il avec sa mère ? »

Son interlocutrice prit un instant pour fouiller dans sa mémoire.

« Il s'est installé avec Olina y a environ quatre ans, au moment de sa retraite, répondit-elle. Elle était devenue trop dépendante pour vivre seule. » Elle s'énerva : « Vous savez combien ça coûte une aide quotidienne à domicile ? »

Beryl acquiesça d'un air compatissant pour ne pas la froisser.

« Elle n'avait pas d'autre enfant ?

– Non, Pavel est son unique fils. »

La policière tenta d'en apprendre davantage sur l'homme – son caractère, ses habitudes, ses fréquentations –, mais comprit vite que la voisine n'avait pas noué les mêmes contacts avec le fils qu'avec la mère. Elle prit quelques notes dans son carnet puis passa à la seconde phase de son entretien.

« Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ces derniers jours chez Pavel Novak ? » demanda-t-elle, pleine d'espoir, en repensant à son arrivée sur les lieux une heure et demie plus tôt.

Lorsqu'elle était descendue de voiture, elle avait aperçu le frémissement du voilage derrière la fenêtre de la femme. Elle savait que cette dernière les avait vus arriver. Avec un peu de chance, elle avait affaire à ce genre de voisine un peu commère qui était à l'affût de la moindre activité dans le quartier.

Elle vit la femme se lever en emportant sa cigarette électronique.

« Je ne sais pas si c'est inhabituel, dit-elle en se dirigeant vers la fenêtre, mais il y avait un camion chez Olina tout à l'heure. » Elle tira le voilage et pointa son doigt vers la rue. « Il était garé juste là, dans l'allée. »

Beryl la rejoignit et jeta un coup d'œil à travers la vitre.

« Quel genre de camion était-ce ? demanda-t-elle.

– Il était blanc, grogna la femme. Avec des inscriptions vertes sur le côté. Mais ne me demandez pas ce qui y était écrit, d'ici c'était impossible à lire. »

Camion blanc. Sérigraphie verte. Beryl enregistra mentalement ces informations.

« Est-ce que vous vous souvenez de la marque du véhicule ? Ou du modèle ?

– Vous me prenez pour un garagiste ou quoi ? » s'agaça son interlocutrice.

Beryl ignora son regard noir et demanda à Rudy d'afficher plusieurs types de camions sur son smartphone.

Parmi les images proposées, la femme finit par identifier un vieux modèle de Renault Trafic avec une galerie sur le toit.

« Quelle heure était-il quand vous l'avez aperçu ?

– J'en sais rien… C'était en début d'après-midi… » Elle tira une bouffée de sa vapoteuse, comme si cela pouvait lui rafraîchir la mémoire. « Ah voilà, ça me revient ! C'était juste avant mon jeu télévisé : il devait être 14 h 30. »

Soit une demi-heure après que Rudy lui avait transmis le message de Pavel, compléta Beryl dans sa tête. Cette information l'interpella. *Si j'étais venue directement, peut-être que j'aurais pu empêcher tout ça…*

Elle chassa cette pensée et interrogea la femme sur l'heure de départ de la camionnette. Malheureusement, cette dernière ne put lui répondre précisément. Le véhicule semblait avoir en tout cas disparu quand elle avait de nouveau regardé par la fenêtre aux alentours de 17 heures.

Le soleil dardait ses derniers rayons dans le ciel ruellois quand Beryl et Rudy ressortirent de chez la voisine. Cette première audition s'était révélée féconde, la présence de cette camionnette seulement quelques heures avant le cambriolage du pavillon et la disparition

de Novak étant évidemment très suspecte. Cela constituait une excellente piste à creuser.

7

Beryl se sentait épuisée lorsqu'elle arriva au pied de son immeuble, vers minuit passé. Après l'audition de la voisine de Pavel Novak, tout s'était enchaîné : le débrief avec Cyril et Fabrice sur l'enquête de voisinage, le point avec Valérie et les techniciens de la police scientifique sur l'analyse du pavillon, le retour au Bastion pour l'inventaire des scellés. Le commissaire Delmotte avait débarqué dans son bureau dans la soirée accompagné de Philippe Ferreira, l'un des procureurs de Paris avec qui ils avaient déjà bossé ; ce dernier avait aussitôt confirmé l'ouverture de l'enquête et la saisine du groupe Schaeffer. Elle avait compris que son supérieur avait déjà dû « travailler » le magistrat avant leur arrivée afin que son équipe récupère le dossier.

Elle pénétra à l'intérieur du bâtiment, rejoignit le troisième étage, où elle découvrit sur le seuil de sa porte une gamelle de nourriture. Elle esquissa un sourire. La petite attention de sa voisine la touchait d'autant plus qu'avec toute cette agitation, elle n'avait pas pris le temps de dîner.

Elle ramassa le faitout, entra dans l'appartement et rejoignit sa kitchenette pour mettre la portion de romazava – un plat typiquement malgache – à chauffer. Alors qu'elle remuait le mélange à base de poulet et de feuilles de brèdes avec une cuillère en bois, ses investigations du jour réinvestirent ses pensées. L'une des informations transmises par sa procédurière lors du débrief focalisa en particulier son attention : le pavillon de Pavel Novak avait été fouillé de fond en comble et rien ne semblait avoir été dérobé sinon une chose : le matériel informatique.

Elle se remémora sa discussion avec Valérie. L'absence d'ordinateur, de tablette numérique ou de téléphone portable à l'intérieur de la maison apparaissait suspect, d'autant plus que le portefeuille du géologue avait été retrouvé avec liquide et cartes de crédit sur le sol de l'entrée. Avait-on subtilisé ce matériel ? Pourquoi, dans ce cas, avoir été jusqu'à éventrer les matelas, oreillers et coussins, et même fouiller les poubelles ? Que cherchaient ceux qui avaient fait ça ? Cette découverte avait en tout cas renforcé la thèse de l'enlèvement.

Elle éteignit le gaz sous la casserole, alla s'installer à la table de la cuisine et commença à dîner. Tandis qu'elle enchaînait les bouchées, elle repensa à cette autre découverte de la soirée : l'un des techniciens de la police scientifique avait identifié un petit dépôt de terre dans le couloir de l'entrée, rappelant vaguement la partie supérieure d'une empreinte de pas. En plus des traces de sang potentielles sur le tapis et des nombreux prélèvements réalisés dans tout le pavillon, cela constituait plusieurs raisons d'espérer retrouver le ou les visiteurs.

Elle termina son repas, l'esprit chargé de questions, puis fila se rafraîchir dans la salle de bains. Les mots de Rudy au sujet du message de Pavel Novak avaient supplanté toutes ses autres pensées quand elle rejoignit son lit quelques instants plus tard. *Il a dit qu'il avait des informations à te transmettre, des informations soi-disant capitales, et qu'il fallait que tu le rappelles en urgence… il a laissé entendre que ces informations le mettaient en difficulté, comme s'il craignait pour sa vie.* De quoi pouvait bien parler le géologue ? Se sentait-il réellement menacé ou était-ce juste une façon de parler ?

Elle programma son réveil sur 6 heures du matin et éteignit la lumière. Une seule obsession désormais : reprendre des forces.

Le lendemain s'annonçait chargé.

8

La journée avait été studieuse dans le bureau du groupe Schaeffer, au lendemain de la disparition de Pavel Novak. Sitôt leur arrivée au Bastion, Beryl avait pu assigner les différents travaux d'investigation aux membres de son équipe : Rudy s'était occupé des réquisitions auprès de l'opérateur de téléphonie mobile – géolocalisation du portable du géologue, récupération des relevés des appels –, Fabrice avait hérité de l'enquête de personnalité et du suivi des analyses du labo, et, enfin, Valérie et Cyril s'étaient vu confier les recherches sur la camionnette repérée par la voisine. À près de 18 h 30, chacun se trouvait à son poste et on pouvait presque entendre les mouches voler.

« Débrief », annonça soudain Beryl alors qu'Olivier Delmotte venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

Elle avait invité son supérieur à participer au « point équipe » sur l'enquête. Tout comme elle, le commissaire avait l'habitude de suivre de près le travail de ses agents.

Elle se leva et se dirigea vers le paperboard installé dans le fond de la pièce, près des bureaux de Fabrice et Cyril.

« On commence par l'enquête de personnalité, indiqua-t-elle une fois l'équipe réunie autour du tableau. Fabrice ? »

Le jeune brigadier attrapa son cahier à spirale et y plongea son regard. Son costume bleu foncé et sa cravate rouge lui donnaient l'air d'un candidat en entretien d'embauche.

« O.K., donc Pavel Novak est né en 1953 à Valenciennes, dans le Nord. Fils unique, issu d'une famille

d'immigrés tchèques. Il a un parcours plutôt brillant : licence des sciences de la Terre à Lille en 1974, diplôme d'ingénieur en géophysique à Strasbourg trois ans plus tard. Il débute sa carrière à Orléans au BRGM, le service géologique national, après quoi il travaille pour plusieurs entreprises privées du secteur, jusqu'à sa retraite il y a quatre ans. » Il leva la tête, comme pour signifier qu'il en avait terminé avec le CV du géophysicien. « D'après ses anciens collègues que j'ai pu joindre, c'était un type sans histoire, intelligent mais plutôt effacé.

– O.K., fit Beryl. Et côté social : des amis, des relations ?

– Je n'ai rien trouvé pour l'instant ; aucun de ses anciens collègues à qui j'ai parlé n'a gardé contact. Sur le plan sentimental, c'est le calme plat aussi. Célibataire, pas d'enfant. La seule information que j'ai pu récupérer sur le sujet date d'il y a quarante ans : d'après un gars qui a bossé avec lui au BRGM, il aurait entretenu une relation avec une employée du service des ressources humaines pendant quelque temps, une certaine Sylvie Demange. J'ai essayé de la contacter, mais elle est injoignable. De toute façon, ça fait un peu loin pour que ça en vaille la peine.

– Tu réessaies jusqu'à ce que tu l'aies en ligne, rétorqua Beryl, impérieuse. Dans les enquêtes de personnalité, s'il y a une personne plus utile que la compagne ou le compagnon, c'est l'ex-compagne ou l'ex-compagnon ! Ce sont eux qui donnent généralement le plus d'infos. Alors on ne passe pas à côté, même si ça date de quarante ans.

– O.K., je m'en occupe, dit Fabrice tout en prenant des notes dans son cahier.

– Sinon, côté famille ? reprit Beryl.

– Pour l'instant pas grand-chose de plus que ce que vous a dit sa voisine. Fils unique, père disparu peu

après sa naissance, mère décédée l'année dernière d'Alzheimer. Ce type est vraiment seul, quoi.

– O.K., merci. Tu continues à creuser sur notre homme, je veux en savoir plus sur sa situation matérielle et sur ses relations sociales. S'il avait un différend avec quelqu'un, c'est sûrement là-dedans qu'on le trouvera. Tu m'épluches aussi ses comptes bancaires, tu regardes l'aspect médical – son état de santé général, s'il était sous traitement, s'il avait des dépendances… Dès que tu trouves quelque chose qui te paraît suspect, tu me préviens. »

Fabrice acquiesça d'un hochement de tête.

« Valérie, à toi, enchaîna Beryl. Des nouvelles sur la camionnette aperçue par la voisine ? »

La troisième de groupe afficha un air satisfait.

« L'avantage, avec les villes des Hauts-de-Seine, c'est qu'on ne manque pas de caméras, déclara-t-elle en guise d'introduction. J'ai identifié trois caméras publiques de vidéoprotection au niveau des boulevards Bonaparte et Doumer, dans le périmètre où a dû passer notre camionnette pour quitter le quartier de Pavel Novak, et une petite dizaine de caméras de vidéosurveillance supplémentaires dans des établissements privés. J'ai envoyé des réquisitions au centre de supervision urbaine de Rueil et à l'ensemble des établissements en question. J'attends leur retour. Avec la tranche horaire et la description de la voisine, on devrait facilement parvenir à identifier la camionnette et son ou ses occupants.

– Parfait, fit Beryl, avant de se tourner vers le commissaire Delmotte. Il n'y a plus qu'à espérer que cette camionnette ait bien un rapport avec la disparition de notre homme. »

Elle vit son supérieur opiner d'un air grave – de circonstance par rapport à la situation –, mais devina à son regard brillant sa satisfaction de voir son équipe occupée sur cette nouvelle affaire. *L'ADN de la brigade*

criminelle, ce sont les enquêtes ; pas les heures à jouer aux cartes en attendant que tombe un cadavre. L'ambivalence dans l'expression du visage du commissaire lui avait rappelé cette remarque prononcée un jour par un taulier de la maison. De là à espérer des crimes de sang pour pouvoir exercer le métier qu'ils aimaient, il n'y avait qu'un pas, qu'elle se refusait à franchir.

« Rudy, t'as pu exploiter le numéro de mobile laissé par Novak ? dit-elle en se tournant vers son adjoint.

– Pour une fois ils ont été très réactifs chez Orange, fit le capitaine Ferey. Ça, c'est la première bonne nouvelle. Ils m'ont confirmé que ce numéro était bien celui de Pavel Novak ; autrement dit, ton messager t'a laissé son vrai numéro de portable lorsqu'il a appelé au 36. »

Beryl acquiesça d'un air entendu. Si elle avait un temps songé à un possible canular, cette idée s'était éteinte d'elle-même depuis la découverte de l'effraction chez le géologue. Cette information n'était de fait pas vraiment un scoop.

« O.K. Quoi d'autre ?

– Côté géolocalisation, on n'a rien pour l'instant, poursuivit Rudy, mais le service est activé. Si le téléphone borne quelque part, je serai averti.

– Entendu. T'as pu aussi retracer son parcours des derniers jours ?

– Pas encore, mais je suis dessus.

– T'as parlé d'une première bonne nouvelle, quelle est la deuxième ?

– Les fadettes, sourit Rudy. J'ai épluché les relevés de communications des douze derniers mois : on a quelques os à ronger. »

Le jeune homme expliqua comment son analyse avait été facilitée par le faible nombre d'appels émis et reçus par le téléphone mobile de Pavel Novak. Après avoir écarté les quelques communications sans intérêt

dans le feuillet remis par l'opérateur, il avait pu isoler deux numéros de portables.

« Le premier correspond à des échanges réguliers de SMS : chaque semaine, toujours au même moment, le mercredi après-midi, sauf cette semaine, où il a eu lieu lundi matin vers 9 heures. Malheureusement, le propriétaire du numéro n'est pas chez Orange. J'ai envoyé une réquise aux autres opérateurs pour récupérer le nom et l'adresse de l'abonné.

– Étrange, en effet, réagit Beryl. Fabrice a dit tout à l'heure que Novak était un homme seul. Sans parler de cet échange inhabituel de lundi matin, soit la veille de son appel au 36. Bon, tu me mets la pression sur les opérateurs et tu me tiens au courant. Il nous faut une réponse rapide. Et pour le deuxième ?

– C'est encore plus étrange, répondit le policier en plongeant le regard dans ses notes : un appel sortant daté de lundi midi vers un numéro qui n'apparaît qu'une seule fois en douze mois. » Son visage s'éclaira. « Cette fois-ci, on a de la chance, l'abonné est aussi chez Orange. Il s'agit d'un certain Henri Mazenod, 55 ans, chercheur à l'IPGP – l'institut de physique du globe de Paris. Un géophysicien, comme Pavel Novak. Leur conversation a duré exactement dix-sept minutes et vingt-six secondes…

– … ce qui exclut l'hypothèse d'une erreur de numéro », compléta Beryl d'une voix enthousiaste.

Son adjoint opina avec un regard entendu.

Ils avaient tous les deux compris qu'ils tenaient là leur prochaine audition.

Fin de l'extrait

Taurnada Éditions

www.taurnada.fr